

Difficile Régine !

Nous autres, les autres, de Régine Robin, Boréal, « Liberté grande », 347 p.

Gilles Dupuis

Numéro 244, printemps 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69395ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dupuis, G. (2013). Compte rendu de [Difficile Régine ! / *Nous autres, les autres*, de Régine Robin, Boréal, « Liberté grande », 347 p.] *Spirale*, (244), 70–72.

car il sait que « *La mort repousse. L'art repousse la mort* » : « *Le bord c'est un trait, c'est aussi une limite et tout le contraire, c'est ce qui nous porte sur le flot sans bords.* »

PEINDRE LES LIMBES

Il est aussi beaucoup question de spectre et de revenance dans *Relevé de la mort*, où Cixous s'attache tout particulièrement à capter dans ses *ekphrasei* ce qui, précisément, échappe à la perception dans les tableaux de Luc Tuymans, « *presque tous ou tous sans presque* » imprégnés par le flou, la couleur détimbrée, l'éloignement : « [...] *je pouvais passer des heures à travailler de l'œil*, note Cixous, *pour traverser des épaisseurs de brumes et d'effacement, des glauques, des jaunies, des fanés, dans l'espoir de retrouver la trace de quelque objet enfoui, je traquais la trace, la trace ou l'idée* ». À travers « *maints concepts et stratagèmes optiques* », Tuymans capture « *les images cachées derrière les images dûment certifiées identifiables* », images fantômes, « *c'est-à-dire spectralisées par la non-exis-*

tence d'un regard qui leur accorderait d'être imprimées sur rétine ou pellicule », images orphelines ou « *omisées, imperçues, [...] visibles pourtant, mais déconsidérées d'avance, rejetées aux objets sans valeur capitalisable, aux inutilisables, images reléguées parmi les illisibles* ». Tuymans est le peintre par excellence de la vision sous brume, de la « *disparition [qui] fait sa réapparition* », de la sensation de déjà-vu qui est celle « *d'une autre vie gardée passée* » : « *Tuymans peint les limbes. Dans les limbes les yeux sont secs. Les regards s'arrêtent au ras des cils. La description est ruinée. Cela ne veut pas rien dire : peindre la description ruinée, les yeux cuits sous les cendres.* » Peindre après Auschwitz, est-ce possible (car c'est bien la question qui hante cette scène, ici comme partout)? Oui, répond Cixous, Tuymans le fait, lui à qui l'image « *se présente en s'éloignant de plus en plus intensément* ». Mais *qui est donc cet Orchidée*, dans sa traversée en cours des genres en tous sexes? *Qui*, ces *Pillows*, « *chose ordinairement négligée, objet modeste usé par sa valeur d'usage* » élevé par Tuymans/Cixous

au mystère de l'« *or/œiller* » (et on sait la puissance de ce vocable « or » dans l'œuvre de l'écrivain)? Tuymans ramène « *le regard à la vision du sujet indécidé tel qu'il paraît, avant tout savoir, avant le procès d'identification coercitive en chose externe indiscutable* ». Sa peinture tire sa lucidité (politique aussi) particulière de se soumettre à cette « *Double injonction détuymescente* : 1) Rien à voir. *Passé ton chemin.* 2) *Essaie d'apercevoir l'éloigné. Fais attention au Rien.* »

Avec Alechinsky, avec Tuymans, peintres qui ont « *fait [leur] chemin en passant par la langue, par ses trésors de phrases et de silences* », Cixous nous rappelle que nous ne sommes trop souvent, hélas, que des « *percepteurs* », des « *regardiens* », alors qu'« *on ne sait pas ce que voir signifie. De voir, on ne sait presque rien.* » Mais le *Rideau* de Tuymans, son *Orchidée*, tous ses revenants/revivants étranges

sation du savoir » ; « *Sus au capitalisme cognitif* ». *Ce grand autodafé de la recherche subventionnée* a



Difficile Régine!

PAR GILLES DUPUIS

NOUS AUTRES, LES AUTRES
de Régine Robin
Boréal, « *Liberté grande* », 347 p.

Je pourrais paraphraser les propos rapportés par Pierre Popovic au sujet de Marc Angenot dans un numéro de *Spirale* consacré à la sociocritique (« *Situation de la sociocritique — L'École de Montréal* », n° 223, novembre-décembre 2008), en alléguant qu'à l'instar du collègue de McGill, avec qui elle partage une complicité professionnelle et des liens d'amitié, Régine Robin passe dans les milieux académiques et lettrés d'ici pour une « *méchante* » ayant acquis la réputation officielle de critiqueuse, voire de « *critique officieuse* »

du Québec. Je pourrais également ajouter, cette fois en citant directement mon collègue à l'Université de Montréal, que cette renommée, méritée ou exagérée, « *n'est probablement pas pour lui déplaire* ». J'aurais du coup résumé ce qui lie les deux sociocriticiens de l'École de Montréal dans notre imaginaire collectif, non tant face à la littérature (que visait expressément Popovic dans son introduction à la théorie du discours social d'Angenot) que par rapport à un discours social en particulier — le discours souverainiste — que Robin cible

plus ouvertement dans son essai polémique consacré au Québec.

« **DIFFICILE QUÉBEC !** »

Retraîtée, sans avoir toutefois sonné la retraite, Régine Robin se sent libre, enfin, d'exposer et de discuter son rapport problématique au Québec : « *n'ayant de compte à rendre à personne et rien à demander, je n'ai pas à me préoccuper de la susceptibilité des uns et des autres et n'ai que faire des consensus, du système d'évidences qui s'impose*



trop souvent dans le discours social. » Et pourtant, l'écrivaine essayiste n'a pas attendu « le privilège de l'âge » pour critiquer avec aplomb (et très souvent à-propos) les travers, aveuglements ou contradictions du Québec moderne, même si cela devait lui valoir en retour des critiques et des blâmes, une certaine méfiance, voire un rejet inconditionnel de la part d'une partie de son intelligentsia.

Au-delà de l'invitation qui lui avait été faite par Robert Lévesque d'inaugurer, aux côtés de Jean-François Chassay et Wajdi Mouwad, la collection « Liberté grande » aux Éditions du Boréal, qu'est-ce qui a donc pu motiver l'auteure de *La Québécoise* à publier son dernier essai sur le Québec chez le-plus-québécois-des-éditeurs-québécois ? Si l'on s'en tient aux seuls arguments du livre, la réponse est tout incluse dans la formule lapidaire du titre : « *Nous autres, les autres* ». D'une part, il y aurait le « nous » québécois, toujours défini du point de vue historique canadien-français comme un pronom nationaliste

(exclusif ou inclusif, peu importe), et d'autre part tous ces pronoms étrangers, ces « eux » et « elles » venus d'ailleurs que le « nous » social n'arriverait pas à intégrer ici, malgré une profession de foi naïve en quelque chose d'aussi vague que la « bonne volonté ». Faut-il en conclure que l'auteure est de mauvaise foi ? Que c'est Régine Robin qui fait la difficile ? La situation, me semble-t-il, est plus compliquée et mérite d'être passée en revue.

N'en déplaise à la collègue de l'UQAM, la difficulté ne réside pas tant dans le Québec, où bien d'autres immigrants se sont intégrés au fil des années sans nécessairement s'assimiler à la culture de la majorité, ni même chez l'écrivaine, qui a vécu et fait carrière à Montréal tout en conservant ses liens pri-

vilégiés avec Paris, que dans le rapport ambivalent qu'elle et le Québec entretiennent depuis son arrivée avec leurs histoires respectives, rapport complexe où l'histoire personnelle de l'une et l'histoire collective de l'autre n'arrivent pas à s'entendre, à se mettre au diapason sur une question épineuse de discours. Car c'est bien de discours qu'il s'agit : en l'occurrence le discours nationaliste qui irrite profondément Robin, quelle qu'en soit la couleur ou la variété, mais aussi son discours peu nuancé sur le Québec qui lui aliène la sympathie de plusieurs intellectuels québécois, souverainistes ou non.

Si l'on peut comprendre les raisons historiques qui motivent l'intransigeance de l'auteure face à ce discours en particulier, au point d'en réduire toutes les variantes à un seul modèle forcément de droite, il ne faudrait pas en revanche adopter automatiquement une position tranchée qui choisisse d'ignorer l'autre version de l'alternative quand celle-ci se manifeste *dans le temps*. C'est pourtant ce que fait Robin

lorsqu'elle prétend qu'il n'y aurait pas de gauche véritable au Québec, pire que le nationalisme québécois aurait empêché la gauche d'exister à l'échelle nationale du Canada : « *Il y aurait tant de luttes sociales à mener à l'échelle canadienne, si le nationalisme québécois n'empêchait pas une gauche digne de ce nom d'exister.* » S'il y a bien eu un nationalisme canadien-français de droite qui, a bien raison de le souligner l'auteure, refait périodiquement surface au Québec, elle ne peut pas ignorer que la version québécoise de ce même nationalisme se situe nettement plus à gauche et qu'elle est beaucoup plus répandue dans la société civile que son pendant canadien-français. Certes une « gauche véritable » n'a peut-être pas existé longtemps au Québec, mais à part la Saskatchewan où elle serait née, c'est sans doute la seule province au Canada où elle a pris racine. Faut-il ajouter qu'elle n'est guère plus répandue chez nos voisins du sud ? Quant à l'avenir de cette « *gauche digne de ce nom* », il ne semble pas plus assuré en Europe qu'ailleurs dans le monde. On peut comprendre la méfiance historique de Régine Robin à l'égard de tout discours nationaliste, mais on ne peut que s'étonner qu'elle s'acharne avec autant de hargne sur le seul cas du Québec.

Ce parti pris se détecte surtout dans la deuxième partie de son ouvrage consacré aux « *usages et mésusages du passé* ». L'auteure y rappelle à juste titre les dérives fascisantes du nationalisme canadien-français catholique, groulxien puis duplessiste, teinté fortement d'antisémitisme et de pétainisme. Elle a bien raison de faire ressortir du placard politique les squelettes de Jean-Louis Roux, Lionel Groulx, André Laurendeau, Robert Rumilly, Gérard Pelletier et Adrien Arcand, entre autres spectres, bien qu'ils en eussent déjà été extirpés par d'autres avant elle, dont Esther Delisle qu'elle défend avec conviction malgré les maladroites « *discursives* » qu'elle lui reconnaît. Le problème, outre le fait que ces dérives ne se sont pas limitées au Québec, loin s'en faut, c'est qu'elles ne sont rappelées et martelées que pour mieux faire le procès nurembourgeois du nationalisme québécois et de ses intellectuels, confondus en bloc. C'est ainsi que l'opposition des Canadiens français à la Conscriptio de 1944, qui ne peut se

comprendre qu'en rappel de celle de 1917 et du contexte politique particulier du Québec au sein du Canada (et de l'Empire britannique), est évoquée au passage comme « *un alignement sur l'Allemagne [et] une pensée fasciste* » refoulée, malgré l'effort de guerre et la participation bien réelle de soldats canadiens-français à la cause des alliés.

Cette charge redoublée contre le nationalisme canadien-français n'est menée à fond de train que parce que Robin soupçonne — si elle n'en a pas acquis l'intime conviction — qu'il n'a pas vraiment changé de nature sous ses oripeaux québécois, symbolisés par le drapeau « réactionnaire » adopté par Maurice Duplessis à l'Assemblée

séiste du « Chef » mis au ban de l'assemblée.

« UN ÉCHEC PRODUCTIF »

C'est dans la dernière partie de l'essai, qui renoue avec l'introduction intitulée « Une dissonance inquiète », que le parcours de l'auteure, que d'aucuns compareraient à un long séjour en terre « étrangère » plus qu'à une immigration « réussie », recouvre toutes ses lettres de crédibilité (à défaut de créance). C'est quand elle parle d'elle-même, de son histoire personnelle et professionnelle en rapport avec le monde qui l'entoure et qu'elle parcourt, que le témoignage critique de Régine Robin devient important pour la com-

à Régine Robin, qui a toujours refusé à juste titre de jouer la Juive de service à *Vice Versa*, de renouer tout de même avec sa judéité particulière dans un contexte non identitaire : « *C'était à la fois une réappropriation de l'identité juive si longtemps masquée en moi et, dans le contexte des retours identitaires des années 1970, une tentative de mise à distance de ce trop-plein dont je percevais et pressentais les dangers.* » On comprend incidemment pourquoi elle ne pouvait pas — et ne peut toujours pas — se reconnaître dans un Québec qui cherche encore son identité, à gauche ou à droite, dans un fédéralisme renouvelé ou dans l'option souverainiste, alors qu'elle avait trouvé la sienne dans « *l'universalisme français* » et les « *valeurs de la République* ». Son erreur politique — la seule qu'on peut lui reprocher au fond — consiste à refuser de considérer (je ne dis même pas « croire ») que cette option puisse être toujours valable, désirable, voire souhaitable pour bien des Québécois, majoritaires ou non, à l'instar des Catalans, des Écossais ou des Palestiniens.

Qu'à cela ne tienne, à défaut d'être devenue québécoise, Régine Robin est « *devenue d'ici* », c'est-à-dire montréalaise. Elle a toujours maille à partir avec « *la société québécoise* » en général et « *en particulier [...] ses cercles d'intellectuels* », mais cela ne l'a pas empêchée *in extremis* d'intégrer un certain « nous » : non pas « *un "Nous" véritablement habitable* », qu'elle disait rechercher mais dont il nous est permis de douter qu'elle voulait vraiment l'habiter, mais un « nous » plus modeste, sans identité nationale, qu'il était possible de squatter ou de « *braconner* » (dixit Simon Harel). C'est à se demander, en dernière analyse, si le reproche infondé qu'on a fait le plus souvent à Régine Robin était de se permettre de critiquer ce « nous » tout en y participant « de l'extérieur », ou plutôt dans cette position originale qu'elle affectionne elle-même d'être « *à la fois dedans et dehors* ». Or, à bien y penser, cette position bancale n'est pas tellement éloignée de celle du Québec au sein du Canada. ⊥

Si l'on peut comprendre les raisons historiques qui motivent l'intransigeance de l'auteure face à ce discours en particulier [...], il ne faudrait pas en revanche adopter automatiquement une position tranchée qui choisisse d'ignorer l'autre version de l'alternative quand celle-ci se manifeste dans le temps.

Nationale. Or l'historienne commet un intéressant lapsus quand elle situe la statue de Duplessis en face du Parlement de Québec, alors qu'elle se trouve reléguée sur le côté, qui plus est, dans un isolement complet. Il est vrai, à sa décharge, que le fait de se retrouver seule devant la Grande-Allée — l'avenue bourgeoise et touristique de la capitale —, l'ombre de Duplessis s'en trouve agrandie plutôt que diminuée... Mais la statuaire vraiment statutaire pour le Québec d'aujourd'hui réside plutôt dans les effigies de René Lévesque et de Robert Bourassa, toutes deux dressées sur le parterre de l'hôtel parlementaire, mais dos à dos plutôt que côte à côte. L'observateur attentif en déduit que les politiciens qu'ils représentent avaient des visions bien opposées du Québec — l'une fédéraliste, l'autre souverainiste —, toutes deux cependant modernes et également pertinentes, face à la vision pas-

préhension du Québec actuel. En évoquant son passage significatif à *Vice Versa*, qui coïncide à peu près avec la parution de son roman « migrant » et postmoderne, *La Québécoise*, elle rappelle ce que cette aventure a eu de crucial pour toute une génération de penseurs et d'écrivains qui voulaient ouvrir le Québec à une vision post-nationaliste et transculturelle. Une utopie, certes — car quel pays pourrait se définir constitutionnellement comme « post-nationaliste, postmoderne et transculturel » malgré la critique politique du concept d'État-nation ? —, mais une utopie qu'il fallait penser sérieusement et expérimenter jusqu'au bout. C'est d'ailleurs ce qui lui a permis d'avancer lucidement au sujet de cette aventure : « *Notre échec fut, malgré tout, très productif.* »

Or si cet échec a été productif, c'est sans doute aussi parce qu'il a consenti